

"Histoire littéraire" contre litteraturgeschichte. La genèse d'une vision historique de la littérature en France et en Allemagne pendant la première moitié du XIXe siècle

In: Genèses, 14, 1994. pp. 4-26.

Citer ce document / Cite this document :

Werner Michaël. "Histoire littéraire" contre litteraturgeschichte. La genèse d'une vision historique de la littérature en France et en Allemagne pendant la première moitié du XIXe siècle. In: Genèses, 14, 1994. pp. 4-26.

doi : 10.3406/genes.1994.1210

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1994_num_14_1_1210

«HISTOIRE LITTÉRAIRE»

CONTRE

LITERATURGESCHICHTE

LA GENÈSE D'UNE VISION
HISTORIENNE DE
LA LITTÉRATURE EN FRANCE
ET EN ALLEMAGNE
PENDANT LA PREMIÈRE
MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE

Michaël Werner

Si l'histoire des différentes disciplines des sciences humaines a, depuis une dizaine d'années, plutôt le vent en poupe, force est de constater que la grande majorité des travaux récents dans ce domaine se limitent à des axes nationaux d'investigation¹. De temps à autre, des excursions en terres étrangères se sont imposées du fait même des relations et liens historiques que tel représentant d'une tradition nationale a pu entretenir avec tel collègue étranger. Mais il s'agissait alors, le plus souvent, de faire état de faits individuels, rarement rapportés à une problématique d'interaction entre les cultures.

L'orientation «nationale» a plusieurs raisons. La première est sans doute que, contrairement aux années cinquante et soixante, où il s'agissait avant tout de légitimer des positions existantes en retraçant la généalogie des disciplines dans le but de prouver leur réussite, on préfère aujourd'hui appréhender leur histoire à partir d'approches plus critiques et de démarches déconstructives. Or, précisément en raison de cette volonté de déconstruction, on reste de nouveau prisonnier des traditions nationales, des réseaux de communication propres au cadre national.

La deuxième raison tient à l'importance accordée aux aspects institutionnels. Dans la mesure où la grande majorité des institutions d'enseignement et de recherche créées à partir de la fin du XVIII^e siècle s'insère dans un cadre national, cette orientation de la recherche ne peut que renforcer la prégnance de la perspective nationale.

Un troisième ensemble de raisons a trait aux découpages disciplinaires eux-mêmes. Ceux-ci varient, parfois considérablement, d'un pays à l'autre, et, avec eux, les traditions académiques qui en rendent compte. Des disciplines au nom apparemment équivalent recouvrent des

1. Pour une orientation bibliographique générale sur les travaux français et anglo-saxons, on se reportera aux rubriques du *Bulletin de la Société française pour l'histoire de l'homme et de la société*. Pour le domaine des études germaniques en Allemagne on consultera Jürgen Fohrmann, Wilhelm Voßkamp (éds), *Von der gelehrten zur disziplinären Gemeinschaft*, Stuttgart, Metzler (*Deutsche Vierteljahrschrift* 61, 1987, numéro spécial) ; Jürgen Fohrmann, Wilhelm Voßkamp (éds), *Wissenschaft und Nation. Zur Entstehungsgeschichte der deutschen Literaturwissenschaft*, München, W. Fink, 1991 ; Christoph König, Eberhard Lämmert (éds), *Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte 1910 bis 1925*, Frankfurt, Fischer, 1993.

réalités intellectuelles parfois fort différentes. Ce qui a pour conséquence, entre autres, qu'on ne leur pose pas les mêmes questions – et que l'on dissocie donc leur histoire. Enfin même les courants transversaux, qui embrassent tout un groupe de disciplines, sont eux aussi, le plus souvent, envisagés dans les limites de leur configuration nationale : on a tendance à leur prêter un dynamisme qui, certes, peut rayonner à l'extérieur, mais dont la force réside dans leur ancrage culturel, dans les conditions de leur genèse nationale².

Il arrive aussi qu'on stipule inversement, un peu sur le modèle pratiqué par l'histoire des sciences exactes, un espace supranational de circulation des savoirs, où les grandes découvertes, les «révolutions» majeures se propagent librement d'un pays à l'autre. Selon ce schéma, la libre circulation conduit à une confrontation générale des écoles de pensée, ou à des «internationales» intellectuelles, des solidarités transnationales faisant fi des frontières, et dont le seul obstacle réel serait celui de la langue³. Dans ce type de représentation, on met indifféremment sur un même plan les différentes variantes nationales des courants transnationaux qui ont pu façonner les sciences humaines et sociales depuis leur constitution au sens moderne et les *koïnés* intellectuelles, qu'on prend pour une sorte de substrat commun des cultures occidentales.

Or il est clair que dans l'un et l'autre modèle, national et internationaliste, on a tendance à négliger l'articulation même entre les champs scientifique et culturel, les lieux où se confrontent les manières de poser et de recevoir, socialement, culturellement, les questions nouvelles, enfin les espaces d'interpénétration des systèmes de références et de valeurs culturelles. Car nous savons que les évolutions propres à l'histoire des disciplines s'inscrivent dans des processus de transfert interculturel, voire que le moment du passage (la traduction) d'un corps de doctrine dans un autre système de références interprétatives produit souvent des configurations propices au renouvellement. En forçant à peine le trait, on dira que l'effort de réinterprétation fourni au moment de la traduction, au sens large, génère l'innovation⁴.

Dans le cadre ainsi tracé, le cas de l'histoire de la littérature est intéressant à plus d'un titre. Mobilisant à la fois la culture dans ce qui est considéré comme l'un de ses fiefs normatifs les plus intouchables et, en même temps, la

2. Ce fut le cas, par exemple, de l'*Historismus*, ou encore de la *Geistesgeschichte* en Allemagne.

3. Par exemple le positivisme au XIX^e siècle, le structuralisme au XX^e, etc.

4. Pour une présentation générale de la problématique des transferts culturels on se reportera à Michel Espagne, Michaël Werner, «La constitution d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et histoire», *Annales ESC*, 1987, pp. 969-992, ainsi qu'à l'entretien avec Michel Espagne, dans *Genèses* n°8, juin 1992, pp. 146-154.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Michaël Werner
«*Histoire littéraire*» contre
Literaturgeschichte

construction historique, c'est-à-dire, à terme, la relativisation des valeurs esthétiques présumées intemporelles, cette discipline est en effet située à la croisée des chemins. L'enjeu est de taille : au-delà de la discipline et de son histoire, on aborde, par le biais de l'histoire de la littérature, des questions capitales : le statut de la culture littéraire dans le champ social, la conscience de l'histoire et ses liens avec la formation des identités collectives ; la rétro-projection de l'identité nationale dans l'histoire et, parallèlement, l'appropriation de cette même histoire par les élites cultivées du XIX^e siècle. Et plus généralement encore, c'est le problème de l'autonomie et de l'interdépendance des évolutions culturelles nationales qui est posé, au point qu'il devient possible de décrire des phénomènes présumés autonomes comme étant rigoureusement rapportés les uns aux autres. Enfin, l'on est conduit à s'interroger sur le caractère à la fois nécessaire et, en même temps, problématique des approches comparatives dans le domaine de l'histoire des disciplines : comment circonscrire, méthodologiquement, la démarche comparative dès lors que l'objet même de la comparaison tend à perdre ses contours à mesure qu'on s'en approche ? A commencer par les couples notionnels «histoire littéraire» et *Literaturgeschichte*, «littérature nationale» et *National-literatur*, qui sont loin de recouvrir des réalités identiques. Au point que la comparaison, sous peine de s'égarer dans des tautologies négatives, impose des règles et précautions supplémentaires et, en premier lieu, un retour réflexif sur elle-même.

La «vulgate»

Il est important de voir que la formation des identités nationales modernes a été d'emblée pensée dans une polarité franco-allemande. Avant de considérer les évolutions respectives en France et en Allemagne, il convient de rappeler, ne serait-ce que sommairement, les thèses en présence⁵. Pour la voie allemande vers l'unité nationale, on pose le primat de la «nation culturelle», selon la formule de l'historien Friedrich Meinecke⁶. Faute de réalités politiques étatiques tangibles susceptibles de servir d'objet d'identification, l'idée de nation s'est cristallisée, en Allemagne, sur des valeurs d'ordre culturel. D'où le rôle dévolu à la langue, puis à la littérature et à la philosophie dans la formation du discours national. On conçoit

5. Une synthèse récente de la question, vue d'Allemagne, est présentée dans l'article «Volk, Nation, Nationalismus, Masse» co-signé par Fritz Gschnitzer, Reinhart Koselleck, Bernd Schönemann, Karl Ferdinand Werner in : Otto Brunner, Werner Conze, Reinhart Koselleck (éds), *Geschichtliche Grundbegriffe*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1972-1992, t. 7, pp. 141-431.

6. Friedrich Meinecke, *Weltbürgertum und Nationalstaat*, München, Oldenbourg, 1908. Repris dans Friedrich Meinecke, *Werke*, publ. sous la direction de H. Herzfeld, C. Hinrichs, W. Hofer, München, Oldenbourg, 1962, t. 5.

clairement comment le primat de la culture assigne à l'histoire de la littérature une mission spécifique : construire le devenir historique de la nation à partir de ses manifestations littéraires, afin de légitimer les aspirations à l'unité politique. Et on notera que cette histoire de la littérature allemande faisait, pour ainsi dire congénitalement, référence à la France. Elle devait s'élaborer selon le modèle d'une émancipation, progressive ou en vagues successives, par rapport aux normes littéraires françaises, dominantes dans l'Europe des XVII^e et XVIII^e siècles. Raconter cette histoire c'est donc mettre en scène le combat pour une littérature indépendante, fondée sur les caractéristiques propres de la nation allemande. Klopstock, Herder et Lessing, puis les Dioscures de Weimar apparaissaient comme les chefs d'armée qui ont conduit cette histoire à son terme.

En France, en revanche, la construction de l'identité nationale s'est faite selon le modèle de l'État-nation, c'est-à-dire sur la base «d'une histoire politique et d'une constitution communes»⁷. C'est ce qui explique le pouvoir symbolique de l'Histoire de France, qui sert de légitimation principale du fait national⁸. Elle met en scène, on le sait, la «France», personification d'un processus de croissance organique, consolidé au cours des siècles, qui débouche sur l'œuvre accomplie de l'État-nation réellement constitué. Même s'il intègre également une dimension culturelle (par exemple sous la forme de la mission civilisatrice de la nation française), l'État français ne confère pas pour autant à la culture un rôle explicitement national. Lettres et civilisation françaises conservent leur visée universaliste. Elles ne fixent pas de particularisme culturel dérivé d'un *Volksgeist*, d'une essence nationale se définissant par les règles et logiques de l'altérité, par l'opposition à un adversaire.

Cette distribution des rôles entre la France et l'Allemagne, dédoublée d'ailleurs par un second modèle d'opposition concernant la conception de la nationalité, est devenue un véritable lieu commun. Pour notre propos elle fournit cependant un premier cadrage. Elle assigne à l'histoire de la littérature en Allemagne, avant 1871, la fonction d'une discipline de légitimation nationale, à dimension à la fois mobilisatrice et compensatoire, qui tend vers l'établissement de l'unité politique. En France, au contraire, l'histoire littéraire ne fait guère office de légitimation nationale. Elle exerce plutôt une fonction

7. Selon l'expression de Meinecke (*Werke*, t. 5, p. 10).

8. Voir, pour un survol rapide de la question, Gérard Noiriel, «La question nationale comme objet de l'histoire sociale», *Genèses* n°4, mai 1991, pp. 72-94.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Michaël Werner
«*Histoire littéraire*» contre
Literaturgeschichte

culturelle interne : établir et consolider le canon des œuvres littéraires, sans que celles-ci soient nécessairement considérées comme les émanations de l'esprit national. Mais dans l'un et l'autre cas, l'analyse des relations croisées entre histoire nationale et vie littéraire sera riche d'enseignements pour les deux termes de la proposition⁹. D'autre part, le face-à-face traditionnel des modèles français et allemand incite à penser que les évolutions respectives ne sauraient se décrire uniquement dans une logique de l'opposition : on peut, au contraire, faire l'hypothèse que celles-ci sont intimement imbriquées l'une dans l'autre, qu'elles se constituent mutuellement, qu'elles se «marquent» tout en se démarquant de ce qui leur est opposé. Tout en tenant compte des décalages chronologiques, parfois considérables, entre les différentes étapes, on postule que les processus de constitution respectifs s'organisent selon une logique de l'emboîtement¹⁰.

Quelques fondements communs

Il est pourtant aisé de dégager le socle commun des développements nationaux. D'abord, de façon générale, le changement social et les effets qu'il exerce sur les pratiques culturelles : progrès de l'alphabétisation, élargissement des couches sociales pratiquant différentes formes de lecture, constitution d'un espace littéraire public fondé sur l'extension des marchés, sur la mise en œuvre de nouvelles formes de sociabilité éclairée ainsi que sur l'idée d'un progrès intrinsèque de l'humanité, où l'homme se conçoit comme le sujet d'un processus historique mû par des principes rationnels. Tous ces facteurs jouent, avec de légers décalages dans l'espace et le temps, dans l'ensemble des sociétés d'Europe de l'Ouest pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle.

La deuxième mutation concerne l'historicisation générale des savoirs, le changement dans le rapport au temps et à l'histoire. Vers la même époque, les historiens abandonnent progressivement la logique de la classification, de l'ordre préétabli susceptible de ranger la masse des faits selon des critères univoques. A l'histoire encyclopédique succède le projet d'une historiographie construisant du sens, qui, d'une part, explique le présent à partir du passé et, de l'autre, élabore des systèmes de compréhension tirés des matériaux et questions mêmes qu'elle étudie. Dans un double mouvement de distanciation et

9. Cf. Hans-Joachim Simm (éd.), *Literarische Klassik*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1988.

10. Une telle logique est décrite, pour le domaine des stéréotypes nationaux projetés sur «l'ennemi héréditaire», par Michael Jeismann, *Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich 1792-1918*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1992.

d'actualisation, elle articule en le complexifiant le rapport d'un passé plus ou moins lointain avec l'actualité présente et à venir. En quadrillant les différentes dimensions de ce rapport, elle se confronte à des logiques de légitimation. Tout en construisant son autonomie, en affinant ses méthodes, elle s'engage dans les débats d'un présent de plus en plus obsédant. Ce qu'elle gagne en maîtrise, en réflexivité, en autorité, elle le réinvestit immédiatement dans l'actualité politique ou idéologique ¹¹.

La troisième mutation enfin a trait aux évolutions propres du champ littéraire au sens large. On constate en effet qu'à la même époque celui-ci est soumis à un processus de différenciation et de spécialisation irréversible. Alors que le terme de littérature englobe jusqu'à la fin du XVIII^e siècle l'ensemble des activités intellectuelles donnant lieu à l'écriture – droit, histoire, philosophie, économie, sciences du politique, voire les mathématiques – il commence à être réservé aux seules «belles-lettres». Cette différenciation peut être mise sur le compte de la dynamique des disciplines qui s'autonomisent, mais elle transforme également la perception même du fait littéraire. Les qualités esthétiques, artistiques, etc., spécifiques l'emportent sur les généralités et la polyvalence. Or, le processus de spécialisation littéraire coïncide avec l'émergence d'une histoire de la littérature. Celle-ci hésite, pendant un temps, entre l'acception large et l'acception étroite de son champ d'application. Et il sera intéressant de voir comment la nécessité de spécialisation et l'élaboration de méthodes nouvelles dans la construction historique de l'objet «littérature» à la fois convergent et divergent, se contredisent et s'épaulent mutuellement.

L'exemple allemand

La naissance d'une nouvelle histoire de la littérature en Allemagne à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle a fait l'objet d'une série d'études récentes ¹². Toutes s'accordent à souligner les conditions spécifiquement allemandes de cette genèse :

- l'essor de la vie littéraire à partir des années 1770, reçue par les contemporains d'emblée comme une période «classique» qui servira de modèle aux générations futures ;
- la simultanéité de l'essor littéraire «national» et de la décadence des structures politiques porteuses des idées

11. Voir, parmi les analyses très nombreuses de ce processus, Reinhart Koselleck, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1979 (traduction française : *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historique*, Paris, Édition de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990) ; Peter H. Reill, *The German Enlightenment and the Rise of Historicism*, Berkeley, 1975 ; Jörn Rüsen, *Zeit und Sinn. Strategien historischen Denkens*, Frankfurt, Fischer, 1990 ; Jörn Rüsen, *Konfigurationen des Historismus. Studien zur deutschen Wissenschaftskultur*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1993.

12. Jürgen Fohrmann, *Das Projekt der deutschen Literaturgeschichte. Entstehung und Scheitern einer nationalen Poesiegeschichtsschreibung zwischen Humanismus und deutschen Kaiserreich*, Stuttgart, Metzler, 1989 ; Klaus Weimar, *Geschichte der deutschen Literaturwissenschaft bis zum Ende des 19. Jahrhunderts*, München, W. Fink, 1989 ; Bernd Witte, «La naissance de l'histoire littéraire dans l'esprit de la Révolution. Le discours esthétique chez Schlegel, Hegel, Gervinus et Rosenkranz», in : Michel Espagne, Michaël Werner (éds), *Philologiques I. Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne*, Paris, Édition de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990, pp. 69-87 ; Heinrich C. Seeba, «Zeitgeist und deutscher Geist. Zur Nationalisierung der Epochentendenz um 1800», in : Fohrmann, Voßkamp 1987, *op. cit.*, pp. 188-215 ; Karl-Heinz Goetze, *Grundpositionen der Literaturgeschichtsschreibung im Vormärz*, Frankfurt, Bern, P. Lang, 1980.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Michaël Werner
« Histoire littéraire » contre
Literaturgeschichte

nationales et patriotiques. La dissolution du Reich en 1806 achève un processus de décomposition de la vieille organisation fédérative au profit de nouveaux États territoriaux modernisés mais dépourvus de légitimité nationale. Pendant longtemps, l'écart croissant entre réalité littéraire et réalité politique caractéristique de la situation allemande sera ressenti par une majorité d'intellectuels allemands comme une plaie douloureuse et donnera lieu à des constructions de substitution et de compensation, dont précisément l'histoire littéraire ;

– le romantisme qui, d'une part, stipule le caractère irréductible des nations ancrées dans leur histoire singulière et, de l'autre, valorise les traditions populaires en les fondant dans l'esprit de la nation ;

– la réforme universitaire enfin, qui fournit aux efforts de renouveau intellectuel un cadre institutionnel adéquat au sein duquel l'histoire de la littérature arrivera à se faire une place reconnue.

Tous ces facteurs concourent à constituer un champ d'activité intellectuelle envisagé à la fois sous l'angle d'une discipline (qui se donne un corps de doctrines, dessine ses frontières, élabore ses modes de fonctionnement) et, de façon externe, fonctionnaliste, dans son rôle de cristallisateur du sentiment national.

Partages méthodologiques

L'énorme production d'*Histoires de la littérature allemande entre 1800 et 1860* – on compte une bonne centaine de titres¹³ – peut être envisagée selon différents points de vue. J'en propose deux, les perspectives méthodologiques et le projet politique et idéologique sous-jacent.

Une première ligne de partage isole un groupe d'auteurs qui, à l'instar des frères Schlegel, abandonnent le vieux principe de l'antagonisme séculaire entre les nations européennes – ou, plus précisément, modifient ce principe dans certains aspects déterminants. En effet, la vision antérieure traditionnelle part du schéma de l'hégémonie successive : au règne de la littérature italienne succède celui de la littérature anglaise, à l'anglaise celui de la littérature espagnole, à l'espagnole celui de la littérature française, à la française, éventuellement, celui de la littérature allemande. Chaque période de domination suscite

13. Voir les bibliographies fournies par Fohrmann, *op. cit.*, et Weimar, *op. cit.*

la révolte de ceux qui sont dominés. Le plus vigoureux – généralement le plus «jeune» – réussit à renverser l'ordre établi. Pour les Allemands de la seconde moitié du XVIII^e siècle, tel Justus Möser ou encore, du moins partiellement, Herder, la question était de savoir si le «moment allemand» n'était pas venu, permettant de libérer la littérature allemande de l'hégémonie française. A ce scénario de l'émulation entre les nations – qui correspond aux règles de la *translatio imperii* – les frères Schlegel opposent un autre modèle. Ils considèrent la nation dans sa singularité. A chacune sa mission historique, dérivée de ses propriétés particulières, de son essence. La littérature allemande se fonde sur un caractère national encore peu développé, donc peu déterminé et, du coup, doué de talents multiples. Et c'est en raison de sa polyvalence que l'Allemagne saura élaborer une nouvelle universalité, à la mesure du modèle grec. A la différence près que l'universalité grecque était naïve et naturelle, alors que celle visée par les Allemands aura traversé l'histoire, sera devenue consciente d'elle-même. On voit donc comment le «handicap» allemand, le retard historique, est transformé en avantage. Les littératures des autres nations sont déjà pleinement élaborées, fixées dans des déterminations subjectives et partisans. L'universalité allemande, fondée sur son indétermination, permettra aux Allemands d'égaliser l'universalité des Grecs et de devenir ainsi la nouvelle référence des nations européennes. Le principe de la succession, quand bien même il subsiste, est mené cette fois-ci à son terme : le cercle est bouclé¹⁴.

Une deuxième ligne de partage résulte de la valorisation du *Geist* entreprise par Karl Rosenkranz à partir de 1830, dans la foulée de Hegel¹⁵. Son projet d'une «histoire interne» de la littérature veut en finir avec la vieille manière de rassembler les faits et les dates. Pour lui le *Geist* doit être à la fois sujet et objet de l'histoire littéraire :

«L'histoire interne de la littérature doit révéler le devenir et le sens des meilleures compositions littéraires et permettre de les comprendre elles-mêmes de cette manière. C'est seulement à travers cette méthode génétique que l'on peut réussir à ôter le caractère d'étrangeté que produit la contemplation de la vie passée. Cette obscurité doit disparaître et on doit se rendre compte que l'esprit (*Geist*) qui a engendré ces productions est le même qui, aujourd'hui, se souvient de ces mêmes productions¹⁶.»

Rosenkranz fonde sa nouvelle histoire de la littérature sur des principes herméneutiques. Le *Geist* «qui se sou-

14. Une analyse détaillée des argumentaires utilisés par les Schlegel pourrait d'ailleurs montrer combien ils sont redevables du débat français de l'époque, notamment de la querelle des anciens et des modernes. La priorité accordée aux littératures "romantiques", le principe de déduire les caractéristiques d'une littérature de celles du peuple qui lui a donné naissance, n'en sont que quelques exemples parmi d'autres.

15. Karl Rosenkranz, *Geschichte der Deutschen Poesie im Mittelalter*, Halle, Anton und Gelbeke, 1830. Sur Rosenkranz voir Weimar, *op. cit.*, pp. 301-309 ; Fohrmann, *op. cit.*, pp. 122-125 ; Witte, *op. cit.*, pp. 81-87.

16. Rosenkranz, *op. cit.*, p. 4, cité par Weimar, *op. cit.*, p. 302 sq.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Michaël Werner
«*Histoire littéraire*» contre
Literaturgeschichte

vient de lui-même» lui permet à la fois d'étayer de grandes constructions historiques (par exemple l'histoire d'un genre à travers les siècles) et de comprendre, de résumer, d'interpréter l'œuvre singulière. Il est vrai qu'en congédiant les dates et les faits, Rosenkranz abandonne une des missions essentielles de l'histoire littéraire : la pédagogie et l'enseignement. Ce qui explique que dans l'immédiat il n'ait trouvé que peu de successeurs. Mais l'impact à long terme de son modèle est considérable : il sera repris, entre autre, par Dilthey et, à travers celui-ci, par les grands courants de la critique au tournant du siècle. Ajoutons enfin que Rosenkranz s'inscrit, lui aussi, dans une sorte de téléologie nationale : selon lui, la poésie allemande s'avère être plus profonde parce qu'elle arrive à s'appropriier les littératures étrangères sans pour autant perdre son individualité. Tout comme pour Friedrich Schlegel, le manque d'organisation politique se révèle être un avantage sur le plan littéraire. Il permet le surgissement de grands individus qui, tel Goethe, vont soumettre les nations littéraires étrangères. Il va sans dire que Goethe remplit aussi, pour Rosenkranz, un rôle proprement national : «[...] en nous souvenant de lui nous apprenons en même temps l'histoire de la nation elle-même¹⁷.»

La troisième ligne de partage délimite les frontières avec les disciplines ou sous-disciplines voisines, en particulier la critique littéraire et la philologie. Histoire littéraire et philologie se démarquent toutes deux de la critique, qui reste tributaire de principes esthétiques normatifs¹⁸. En revanche la séparation entre les deux démarches historiennes, la philologie et l'histoire littéraire, est complexe et laisse de larges zones floues. La différence essentielle a trait aux rapports entre la partie et le tout. La philologie refuse la généralisation historique, le discours d'ensemble. Elle traite des détails du texte, de la transmission, des situations historiques dans leurs variétés multiples. Elle accumule les matériaux pour une grande synthèse à venir, toujours reportée plus loin, mais ne s'y engage jamais elle-même. En tant que démarche herméneutique, elle peut certes être rapportée à un tout, dans la mesure où la signification du détail ne peut s'affirmer que sur fond d'une perception globale de l'ensemble ; mais elle renonce à construire ouvertement cette totalité. L'histoire de la littérature nouvelle manière se place, au contraire, d'emblée au niveau de cette construction. Elle

17. Karl Rosenkranz, *Goethe und seine Werke*, Königsberg, Bornträger, 1847, p. 3.

18. Ajoutons qu'à la différence de la philologie et de l'histoire de la littérature allemande, la critique littéraire n'arrive pas à se faire une place dans la nouvelle université issue des réformes de Humboldt. Elle n'entre pas dans un processus de professionnalisation académique.

utilise les matériaux apportés par les philologues pour élaborer des filiations, établir des liens de dépendance, rassembler et regrouper textes et auteurs dans des ensembles plus vastes. Là où le philologue s'arrête au détail le plus infime, l'historien de la littérature résume, franchit les étapes au vol, réduit les distances et les différences. On notera enfin que philologie germanique et histoire de la littérature nationale sont bien distinctes sur le plan institutionnel. Des chaires sont créées dans les deux spécialités, souvent concurremment¹⁹. Elles représentent des approches différentes, voire des types de chercheur spécifiques, qui s'affrontent sur les grands sujets de la littérature allemande²⁰. Et si les philologues revendiquent pour eux un degré plus élevé de professionnalisme, les historiens de la littérature font valoir à leur tour l'écho qu'ils trouvent auprès du public cultivé.

Projets intellectuels et politiques

Le projet d'une histoire de la littérature allemande s'inscrit d'emblée, on le sait, dans les débats idéologiques qui ont agité les milieux intellectuels d'outre-Rhin pendant la première moitié du XIX^e siècle. Et la grande masse de ces *Histoires* effectivement publiées peut être classée selon l'échiquier politique du moment. Deux grands courants se dégagent, l'un libéral, l'autre conservateur.

Georg Gottfried Gervinus livre une des meilleures illustrations du courant libéral. Son *Histoire de la littérature nationale poétique des Allemands*²¹ s'ouvre par l'évocation des premiers textes en vieux gothique et s'achève sur le classicisme de Weimar. Mais son dessein s'affirme en termes politiques. L'historien universitaire qu'il est²² ne s'aventure sur le terrain de la littérature que parce que celui-ci lui offre des conditions de démonstration particulièrement favorables. La thèse principale de Gervinus est que la littérature allemande s'est accomplie avec l'avènement de Goethe et, surtout, de Schiller dramaturge, créateur d'un théâtre national. Parallèlement à Heine qui, à la même époque diagnostique que l'achèvement de la révolution philosophique en Allemagne doit déboucher sur une révolution politique et sociale, Gervinus considère que la révolution dans le domaine de la littérature doit être transposée dans la sphère politique : la formation de la nation littéraire préfigure la formation de la nation politique ; le classicisme de Weimar annonce la libération

19. Voir les listes fournies par Weimar. *op. cit.*, pp. 220-222, 244-246, 337-340.

20. Voir, pour le *Nibelungenlied*, la controverse entre les philologues lachmanniens et les historiens de type "romantique" (cf. Rainer Kolk, *Berlin oder Leipzig? Eine Studie zur sozialen Organisation der Germanistik im Nibelungenstreit*, Tübingen, Niemeyer, 1990).

21. Georg Gottfried Gervinus, *Geschichte der poetischen National-Literatur der Deutschen*, 5 vol., Leipzig, Engelmann, 1835-1842. Sixième édition, Leipzig, Engelmann, 1871.

22. Sur Gervinus on consultera Lothar Gall, «Georg Gottfried Gervinus», in : Hans-Ulrich Wehler (éd.), *Deutsche Historiker*, V, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1972, pp. 7-26 ; Gangolf Hübinger, *Georg Gottfried Gervinus. Historisches Urteil und politische Kritik*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1984.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Michaël Werner
« Histoire littéraire » contre
Literaturgeschichte

et l'unification du peuple allemand. Gervinus établit un parallèle entre les mouvements littéraires allemands du XVIII^e siècle et la Révolution française : Klopstock, Gellert, Haller, Lessing se soulèvent contre le goût aristocratique français qui tyrannise l'Allemagne ; les représentants jacobins du *Sturm und Drang*, les Klinger, Gerstenberg et autres Lenz, tentent d'établir un régime de la « Terreur »²³, auquel succède la modération du classicisme de Weimar, l'alliance d'une cour éclairée et de l'esprit républicain purifiée de ses excès, la monarchie constitutionnelle.

Dans cette construction, l'histoire de la littérature nationale remplit donc une fonction pédagogique évidente : elle doit communiquer au public la valeur du patrimoine national, la lui faire sentir concrètement, en fabriquer une représentation quasi-sensuelle, afin de le préparer à l'action politique. Aussi, Gervinus prend-il soin de la présentation, de l'élocution rhétorique. S'inspirant du modèle de Walter Scott, il s'applique à peindre des tableaux historiques saisissants, à construire son « récit »²⁴. L'objectif consiste à faire en sorte que le lecteur reproduise en lui-même le processus d'auto-constitution littéraire de la nation allemande pour l'extérioriser ensuite sur le plan politique. Ce qui confère à l'*Histoire de la littérature* de Gervinus son caractère programmatique²⁵.

Le modèle libéral fixé par Gervinus se retrouve, dans de multiples variations, chez nombre d'auteurs contemporains. F. F. Heydenreich, professeur de lycée établi à Königsberg, en souligne quant à lui le rôle pédagogique :

« Si la poésie est ce merveilleux miroir dans lequel s'aperçoit le peuple même avec tout ce qu'il a accompli de grand et de magnifique, et s'il est conduit, au moyen de ce regard porté sur lui-même, à la conscience, à l'estime de lui-même et à des progrès qui correspondent à cette conscience, on s'accordera à dire que l'histoire de la poésie nationale constitue un besoin vital pour chaque peuple qui voudrait préserver son autonomie et la richesse de sa vie intérieure²⁶. »

Les lieux communs de ce type d'argumentaire sont très nombreux et ne sauraient ici faire l'objet d'un inventaire exhaustif. Si Heydenreich met en avant la « richesse de la vie intérieure » de la nation, il traduit lui aussi, selon l'ancienne recette compensatoire, le particularisme et le manque d'organisation politique en termes positifs, tout en leur donnant une connotation morale²⁷. Ce qui ne veut pas dire que l'on se désintéresse de la vie

23. Gervinus, *op. cit.*, 6^e édition, t. 4, p. 9.

24. *Ibid.*, t. 1, pp. 1-12.

25. Peu importe dans ces conditions qu'à travers l'énorme masse des matériaux étalés tout au long des cinq volumes, Gervinus ait quelque mal à garder la ligne du programme ainsi tracé ; que la force de son récit réside plus dans le détail des résumés, la couleur de l'écriture que dans la construction d'ensemble : qu'enfin, en arrêtant son récit à l'aube du XIX^e siècle, il se prive d'alliances précieuses avec les mouvements littéraires du *Vormärz* qui poursuivent les mêmes objectifs politiques que lui. Avec son *Histoire de la littérature* il a créé un de ces textes fondateurs, un de ces lieux qui cristallisent la mémoire.

26. F. F. Heydenreich, *Geschichte der deutschen Dichtkunst für die oberen Classen des Gymnasiums*, Königsberg, Unzer, 1831, cité par Fohrmann, *op. cit.*, p. 129. On notera la prudence de l'expression de Heydenreich, soumis à la censure politique et au devoir de réserve professionnel.

27. Qui a elle aussi une longue tradition en Allemagne : elle remonte aux Humanistes qui, face à leurs concurrents italiens et français, revendiquent pour les Allemands des vertus que les autres, pris dans les filets d'une pensée et d'une pratique de l'État moderne, auraient perdues depuis longtemps.

concrète et réelle : celle-ci reste tout au contraire l'objectif premier de l'histoire littéraire. Comme l'explique Theodor Mundt, l'un des porte-paroles de la Jeune Allemagne :

«Nous visons un concept de la littérature en tant que science organisée et nationale, où la culture littéraire n'est pas confinée dans un domaine idéal et lointain, mais où au contraire elle est prise pour partie intégrante de la véritable réalité de l'esprit du peuple, où elle entre dans l'unité de l'ensemble²⁸.»

Autre trait commun à ce type d'histoire de la littérature allemande : la filiation protestante, qui voit dans la Réforme la première étape, déjà décisive, du processus d'émancipation de la nation allemande. Pour ces auteurs, il s'agissait d'un geste libérateur, qui non seulement détache l'évolution allemande, fondée sur le principe de la liberté de pensée, du monde et de la domination latins, mais en même temps d'un acte fondateur qui a donné à l'Allemagne une langue et une littérature. Il est vrai que l'accent mis sur la Réforme peut troubler l'affirmation d'une continuité allemande remontant au début du Moyen Age, voire au-delà, continuité qui constitue l'autre point fort de ces constructions. Mais l'action de Luther était trop profondément ancrée dans la conscience collective du libéralisme pour ne pas être réutilisée, à bon escient, comme puissant moyen d'identification et de mobilisation.

Face au groupe libéral se constitue, tôt, la variante conservatrice. Elle aussi cultive l'idée d'une nationalité littéraire. Mais à la différence des libéraux celle-ci ne désigne pas un présent ou un avenir. Elle remonte au passé, vers cette apogée de la littérature allemande au Moyen Age. Centrée sur la notion d'Empire et la représentation d'un ordre patriarcal originel, tout empreint de l'idée, spécifiquement allemande, de la *Minne*, de l'amour pur et désintéressé, ce type d'histoire de la littérature projette dans le passé la nostalgie d'un monde innocent et préservé. August Vilmar, l'un de ses représentants les plus connus, professeur de lycée à Marburg, insiste dans son *Cours d'histoire de la littérature nationale allemande* (1845)²⁹, largement diffusé, sur la première période classique qu'ait connue cette littérature, sous le règne des empereurs Hohenstaufen au XIII^e siècle. L'essor littéraire des *Minnesänger*, autour de Walther von der Vogelweide, à propos de qui on manque singulièrement de renseignements précis, repré-

28. Theodor Mundt, *Geschichte der Literatur der Gegenwart. Vorlesungen*, Berlin, 1842, p. 2 (cité par Fohrmann 1989, *op. cit.*, p. 128).

29. August F. C. Vilmar, *Vorlesungen über die Geschichte der deutschen National-Literatur* (1843), Marburg, Elwert, 1845. De nombreuses éditions ultérieures.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Michaël Werner
«*Histoire littéraire*» contre
Literaturgeschichte

sente pour lui l'âge d'or de la culture allemande, jamais égalé par la suite. Même la seconde période classique, celle de la fin du XVIII^e siècle, n'a pu retrouver la pureté et la simplicité de la première. Traversé par l'esprit philosophique, déchiré par les luttes partisans, le classicisme de Goethe et de Schiller, pour méritoire qu'il soit, n'est qu'une tentative volontariste, et partiellement artificielle, pour se rapprocher de ce paradis perdu.

L'argumentaire de Vilmar, on le voit, ne se fonde pas, en dernier ressort, sur des jugements esthétiques, mais sur des considérations religieuses, morales, idéologiques. Si le Moyen Âge allemand peut servir de modèle, c'est qu'il constitue la synthèse de la tradition germanique et de l'esprit du christianisme, qui a ennobli et adouci la rudesse des vieux Teutons, fécondé leur caractère national si intègre. L'image de cet âge d'or a donc, là encore, valeur d'exemple pour le présent. Elle rappelle aux citoyens, rongés par les égoïsmes, malmenés, les méfaits de la civilisation moderne, l'idéal perdu, qui doit servir de guide aux âmes errantes. On remarquera cependant que la critique de la civilisation n'exclut nullement le sentiment national et patriotique. La nation allemande est la seule à avoir produit deux périodes d'essor classique. Ces deux périodes ouvrent et ferment l'évolution littéraire des nations en Europe entre les XIII^e et XIX^e siècles. Par ailleurs Vilmar se fait le chantre des qualités morales des Allemands, qui leur donnent un avantage décisif sur les autres nations, notamment latines. Même si l'orientation anti-française est plus tempérée que celle des libéraux, elle n'en est pas moins présente : c'est la littérature française qui cristallise les dérives laïcistes et la décadence des mœurs. C'est elle qui, en égarant les esprits, a entraîné l'Europe dans la catastrophe révolutionnaire. Et c'est encore elle qui se pose toujours en maîtresse du goût, en détentrice des normes esthétiques. Vilmar pense donc lui aussi que la littérature allemande doit se libérer de la domination française. Mais en s'émancipant elle ne fera que recouvrer sa véritable nature, son état originel. La vision des libéraux est linéaire, celle des conservateurs est cyclique. Mais les deux variantes construisent chacune une « entéléchie nationale », selon l'expression de J. Fohrmann³⁰, assignent à la littérature une fonction de modèle et en même temps de miroir pour la formation du sentiment national.

30. Fohrmann, *op. cit.*, p. 138.

La référence française

On voit donc que la référence française est présente, sous des formes et à des degrés divers, dans chacune de ces constructions historiographiques. Déjà les frères Schlegel aiguisent leurs armes en regardant du côté de la France. Lorsque Friedrich Schlegel, dans ses *Fragments parisiens*, définit la mission historique de l'Allemagne, il a sous les yeux la France du tout premier Empire³¹ et réfléchit précisément aux effets que la Révolution va provoquer en Allemagne : elle y produira une véritable contre-révolution, car «les deux empires, les deux nations sont dans un rapport d'interaction intime et indissoluble³²». Ainsi le rôle revendiqué pour l'Allemagne ne sera-t-il toujours, en premier lieu, que l'image négative de ce qui est perçu comme la réalité française.

De la même façon, on ne raconte pas seulement l'histoire de la littérature allemande dans la perspective d'une libération-émancipation du modèle français : les attributs mêmes de cette littérature sont rigoureusement inverses des caractéristiques prêtées à la littérature française. Si la première est naturelle, poétique, profonde, intime, individuelle, la seconde est artificielle, pompeuse, superficielle, impersonnelle, sociale. En cela, la littérature ne fait que refléter les fameux caractères nationaux, distribués eux aussi de façon antinomique en vertus et défauts : aux Français la légèreté, l'inconstance, l'orgueil, aux Allemands le sérieux, la fidélité, la modestie – la liste pourrait aisément être prolongée.

Même l'ambition universaliste de la littérature allemande peut et doit se lire selon la logique du renversement. Si la littérature allemande se veut le champion de l'universalisme, c'est qu'elle se pose en rivale des lettres françaises détentrices du monopole. Les exemples abondent. Wolfgang Menzel, dans sa *Littérature allemande*, considère qu'«il n'existe aucune autre nation animée par un esprit aussi universel que la nation allemande. Ce que l'individu ne réussit pas à faire, elle l'obtient dans la richesse de la diversité³³». Or, l'objectif vers lequel Menzel veut engager la nation allemande en 1828 n'est autre que la révolution libérale dont la France a montré le chemin tout en se fourvoyant dans les impasses que l'on sait. Ici encore, le schéma est celui du dépassement de la référence française. On revendique la tradition universaliste, la totalité, et on renvoie les autres, en particulier la

31. Il est à Paris de 1802 à 1804.
Cf. Günther Oesterle, «Friedrich Schlegel in Paris oder die romantische Gegenrevolution», in : Gonthier Louis Fink (éd.) : *Les romantiques allemands et la Révolution française*. Collection «Recherches germaniques 3», Strasbourg 1982, pp. 163-179 ; Günther Oesterle, «Kulturelle Identität und Klassizismus. Wilhelm von Humboldts Entwurf einer allgemeinen und vergleichenden Literaturerkenntnis als Teil einer vergleichenden Anthropologie», in : Bernhard Giesen (éd.), *Nationale und kulturelle Identität*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1991, pp. 304-349.

32. Friedrich Schlegel, *Werke, Kritische Ausgabe*, sous la direction d'Ernst Behler, Paderborn, Schöningh, t. 19, 1980, p. 12.

33. Wolfgang Menzel, *Die deutsche Literatur*, 2 vol., Stuttgart, Cotta, 1828, t. 1.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Michaël Werner
« Histoire littéraire » contre
Literaturgeschichte

34. Christian Georg F. Brederlow, *Vorlesungen über die Geschichte der deutschen Literatur*, 2 vol., Leipzig, Brockhaus, 1844, t. 1, p. 8.

35. Sur les rapports de Herder à la France, voir l'orientation bibliographique proposée par Pierre Pénisson, J. G. Herder. *La raison dans les peuples*, Paris, Cerf, 1992, pp. 309-339. Le débat est également vif en ce qui concerne W. von Humboldt (cf., entre autres, Hans Aarsleff, *From Locke to Saussure. Essays on the Study of Language and Intellectual History*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982 ; Jürgen Trabant, *Traditionen Humboldts*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1990).

36. Les travaux sur la situation en France sont beaucoup moins nombreux. Signalons, outre le travail déjà ancien de Claude Pichois (*Philarete Chasles*), les études récentes de Philippe Régner, « L'institution littéraire et son en-dehors : la critique littéraire des Saint-Simoniens », in : Espagne, Werner (éds), *Philologiques I*, op.cit., pp. 211-237. Id., « La question romantique comme enjeu national : critique française et littérature allemande autour de 1830 », *Romantisme* n°73, 1991, pp. 29-42.

37. Cf. Gérard Gengembre, « L'esthétique des idéologues et le statut de la littérature », in : M. Espagne, M. Werner (éds), *Philologiques I*, op. cit., pp. 89-104.

38. Sur Fauriel on se reportera à Michel Espagne, « Claude Fauriel en quête d'une méthode, ou l'Idéologie à l'écoute de l'Allemagne », *Romantisme* n°73, 1991, pp. 7-18.

France, dans l'unilatéralité, la partialité. Christian Georg F. Brederlow souligne en 1844 qu' « aucune autre histoire littéraire nationale ne fait autant connaître le peuple, ne donne à voir aussi profondément et aussi sûrement l'âme populaire dans toute sa diversité : car aucune littérature n'est aussi universelle que la nôtre³⁴ ». Mais cette universalité est instrumentalisée en vue d'une pédagogie nationale : le but de l'apprentissage populaire par l'histoire de la littérature est d'obtenir la majorité politique, la maîtrise du destin national – ce dont la France a montré l'exemple.

La référence française est donc profondément inscrite dans le projet d'une histoire de la littérature nationale allemande. Implicite ou explicite, positive ou négative, elle en marque la conception³⁵ aussi bien que la réalisation. Produit apparemment typique de la tradition intellectuelle allemande, née des conditions politiques d'outre-Rhin, la *Literaturgeschichte* allemande n'en porte pas moins l'empreinte étrangère. Elle résulte, pour une part non négligeable, d'un processus de réception interculturelle.

L'histoire littéraire en France

En France aussi les efforts consacrés depuis le début du XIX^e siècle à l'histoire littéraire ont une généalogie à la fois interne et externe³⁶. Ils résultent, d'une part, du débat lancé par les Idéologues sur la place de la littérature dans la société³⁷ et répondent de l'autre aux thèses étrangères, notamment allemandes, sur l'origine des littératures en Europe. Et on constate, qu'en dépit d'une production nettement moindre en quantité, que celle que connaît l'Allemagne, quelques grandes figures prennent en charge la réflexion, élaborent des modèles. En premier lieu Claude Fauriel³⁸.

On sait que Fauriel a reçu sa formation intellectuelle dans le milieu des Idéologues. Animé d'une curiosité d'esprit débordante, il s'occupe, un peu à la manière des frères Grimm en Allemagne, d'histoire des langues et littératures, des mythes et des cultures. Sa méthode comparative vient de la grammaire comparée, mais il s'est également formé aux travaux philologiques allemands, en particulier de l'helléniste Friedrich August Wolf, dont il est l'un des meilleurs connaisseurs en France. Depuis la fin des années 1820 il se tourne plus spécialement vers des

problèmes d'histoire littéraire. Son attention se fixe, d'une part, sur la genèse des littératures européennes, avec l'objectif implicite de dégager une sorte de fonds indo-européen de thèmes et de schèmes d'action littéraires³⁹, et de l'autre sur la poésie épique du Moyen Age. A ce sujet, il vise une généalogie précise permettant de construire l'emboîtement diachronique des littératures nationales en Europe.

Ce faisant, il adopte une perspective différente de celle qui avait alors cours dans les milieux littéraires. En 1828, l'Académie française avait mis au concours la question de «la marche et des progrès de la langue et de la littérature françaises au XVI^e siècle». Il s'agissait de reconstruire le processus qui a conduit la France d'un état de barbarie relative vers le sommet de la civilisation. Les deux ouvrages couronnés de Saint-Marc Girardin⁴⁰ et de Philarète Chasles⁴¹ répondent parfaitement aux attentes : la fin du Moyen Age n'y est évoquée que comme point zéro de l'évolution littéraire en France.

L'autre tradition, héritée de l'érudition bénédictine, consiste à faire remonter l'histoire littéraire de la France aux siècles gallo-romains et à décrire, sur la base de textes et documents rédigés en latin, l'histoire du monde savant depuis l'Antiquité⁴². La littérature est donc déconnectée, par principe, de la langue, ou plus précisément : on ne fait référence, presque exclusivement, qu'à des auteurs de langue latine. C'est seulement à partir des années 1820 que la question des textes en langue vernaculaire commence, timidement, à être posée. Mais on ne lui fait pas de place à part⁴³. Villemain, dans la partie de son *Cours de littérature française consacrée au Moyen Age*⁴⁴, commence il est vrai par un développement sur la langue. Mais en posant comme point de départ le latin augustéen, il s'inscrit lui aussi dans l'hypothèse de la filiation classique.

Dans son cours de l'hiver 1830-31 en Sorbonne, où il venait d'être nommé à la chaire nouvelle de littératures étrangères, Fauriel défend, quant à lui, la thèse d'une filiation provençale de la littérature française du Moyen Age⁴⁵. Par la suite, le modèle français aurait essaimé dans les autres littératures médiévales, s'amalgamant avec des traditions locales et donnant ainsi naissance aux littératures nationales. La méthode suivie par Fauriel mérite d'être signalée. A la manière de l'historien des langues, il procède par déduction, formulant des hypothèses qu'il

39. On notera bien sûr la proximité avec les travaux de linguistique comparée de Franz Bopp.

40. Saint-Marc Girardin, *Tableau de la marche et des progrès de la littérature française au XVI^e siècle*, Paris, Firmin-Didot, 1828.

41. Philarète Chasles, *Tableau de la marche et des progrès de la langue et de la littérature française depuis le commencement du XVI^e siècle jusqu'en 1610*, Paris, Firmin Didot, 1828.

42. La grande *Histoire littéraire de la France*, [...] par des Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur est commencée en 1733. Après les douze premiers volumes, dont la publication s'étale jusqu'en 1763, elle est remise à flot par l'Institut une première fois en 1814, et une seconde fois en 1824 (à partir du volume XVI). On notera par ailleurs que sous la désignation de *Litterärgeschichte* (c'est-à-dire en gardant la consonance française) s'est maintenue en Allemagne, jusque dans les années 1840, une variante d'histoire littéraire conservant l'ancienne définition large de la littérature et traitant de droit, de philosophie, des sciences etc. au même titre que des belles-lettres.

43. Même J.-J. Ampère, dans son *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, 3 vol., Paris, Hachette, 1839-1840, qui connaît pourtant les enjeux de la question (cf. infra), suit encore, *mutatis mutandis*, ce schéma.

44. Abel-François Villemain, *Cours de littérature française. Littérature du Moyen Age*, 2 vol., Paris, Pichon et Didier, 1830. La vision qu'a Villemain de la littérature en langue vernaculaire est encore peu différenciée. Ainsi, par exemple, ne distingue-t-il pas nettement entre la chanson de geste et le roman courtois.

45. Claude Fauriel, *De l'origine de l'épopée chevaleresque du Moyen Age*, Paris, Impr. d'Auguste Auffray, 1832. D'une certaine façon, Fauriel applique à la littérature les thèses développées par Raynouard à propos de l'histoire des langues romanes.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Michaël Werner
«Histoire littéraire» contre
Literaturgeschichte

46. *Ibid.*, p. 3.

47. «Enfin si fabuleux, si monstrueusement fabuleux que soient tous ces romans carlovingiens, je n'hésite pas à dire qu'il en est cependant quelques-uns qui, quant au sentiment général des faits, et comme expression des émotions contemporaines, sont plus vrais que les chroniques, et dans ce sens du moins, je crois pouvoir les qualifier d'historiques.» [...] Quant aux fictions de la Table ronde, non seulement elles ne se rattachent pas à des faits réels : elles n'ont aucun caractère de nationalité. Les chevaliers errants sont les plus indépendants, on pourrait dire les plus égoïstes de tous les héros épiques. Toujours perdus dans les forêts, dans les déserts, dans les lieux sauvages, les seuls qui promettent des aventures étranges et périlleuses, ils n'agissent jamais que d'après leur inspiration et pour leur gloire personnelles. Toute la vérité qu'il peut y avoir dans des tableaux de ce genre, c'est celle des mœurs et des idées qui y sont peintes. Sous ce rapport et par opposition aux romans carlovingiens, on peut dire des fables de la Table ronde qu'elles sont purement idéales.» (*ibid.*, p. 101 sq.).

48. Hippolyte Fortoul, futur ministre de l'Instruction publique sous Napoléon III, considère dans un compte rendu de l'*Histoire de la littérature provençale* de Fauriel que celui-ci avait à cœur de corriger des thèses allemandes : «Si l'on croyait quelques érudits d'outre-Rhin, que le fantôme du vieux Teuton fait délirer, il faudrait admettre que la Germanie a appris à chanter à la Provence, et que le rebec des troubadours n'a été que l'écho de la harpe des Minnesingers». L'objectif de Fauriel était, selon Fortoul, de «rem[ettre] en lumière cette suite et cette unité de l'intelligence française que de fougueux partisans du Moyen Age ont contestées». Cf. Hippolyte Fortoul, «De la littérature provençale (*Histoire de la littérature provençale*, de M. Fauriel)», *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1846, p. 550.

tente par la suite d'étayer par des preuves, des «occurrences». Il refuse le principe de l'appropriation d'un passé national. Ce qui l'intéresse, n'est pas la «nationalité» en soi, mais les rapports entre les littératures nationales, leur interaction⁴⁶. La «nationalité» n'est donc pas le sujet de l'histoire littéraire, mais simplement une catégorie historique permettant de relier entre elles littérature et histoire réelle de la nation. De ce point de vue, elle ressemble à ce que les romantiques allemands désignent sous le terme de *Volkstümlichkeit* et qui renvoie aux traditions populaires. L'«épopée primitive» doit, selon Fauriel, s'enraciner dans l'histoire et la géographie des nations concernées. Ainsi par l'exemple, la chanson de geste, les «romans carlovingiens» [sic], se sont-ils nourris à l'expérience historique des luttes contre les «Sarrasins», dont l'espace provençal fut le théâtre. En revanche le roman courtois, qui a pour cadre géographique les paysages légendaires des «Bretons insulaires», ne pourra pas prétendre au statut d'épopée authentique, et ceci d'autant moins que Fauriel situe sa genèse également dans l'espace de la Provence⁴⁷. Même si l'enracinement postulé dans le territoire et l'expérience historiques de la nation pouvait prêter à une lecture national(ist)e⁴⁸, il ne fait pas de doute que Fauriel lui-même situe sa réflexion à un autre niveau : il récuse le modèle de la compétition, même pacifique, entre littératures nationales et prend les thèses des philologues allemands d'abord pour des contributions scientifiques. Peu lui importe que ces thèses soient, le cas échéant, récupérées par quelques teutomanes excités. La réappropriation nationale du Moyen Age littéraire français n'est pas son affaire.

C'est Jean-Jacques Ampère qui s'attèlera à cette tâche. Chargé de suppléer Villemain à la Sorbonne en 1832, puis élu en 1834 au Collège de France dans la nouvelle chaire de littérature française, Ampère s'est lui aussi, au cours de plusieurs voyages en Allemagne, familiarisé avec les travaux de philologie et d'histoire littéraire engagés par les universitaires allemands. De ses pérégrinations en Europe, de sa connaissance des littératures étrangères et des langues qui leur servent de support, il tire le programme d'un comparatisme littéraire, d'une étude de la «mutuelle influence» des lettres françaises et des littératures étrangères telle qu'il la propose dans son cours «De la littérature française dans ses rapport avec les littératures étrangères au Moyen Age» professé pendant l'hiver

1832-33 en Sorbonne⁴⁹. Mais ce comparatisme reste éminemment gallo-centrique : «Ainsi nous irons à travers l'Europe de siècle en siècle et de pays en pays, suivant partout l'étoile et la bannière de la France»⁵⁰. Même s'il admet que l'insurrection contre la domination de la littérature française pouvait se justifier – c'est l'un des enseignements retenus de son parcours étranger – il n'en considère pas moins cette littérature comme l'«instrument glorieux de la civilisation du monde» et le centre du mouvement littéraire tout court⁵¹. L'explication «historique» qu'il fournit pour justifier cette position prépondérante opère en deux étapes : d'abord la littérature française médiévale a assimilé les traditions les plus diverses : l'antique (classique et chrétienne), ancienne-provençale, germanique, les traditions byzantine, hellénistique et orientale, voire arabe, parcourant ainsi le cercle des cultures du monde. Après s'être approprié ainsi les éléments constitutifs de la civilisation entière, elle exerce un rayonnement inverse vers les nations et espaces concernés et fonde, conformément à sa mission civilisatrice, les littératures nationales : en Italie, avec Dante et Pétrarque, en Espagne, en Angleterre où elle pénètre grâce aux Normands et produira Shakespeare et Spencer, enfin en Allemagne et en Europe du Nord, où elle fécondera et ennoblera les traditions barbares locales.

Ce qui nous donne la perspective double, caractéristique de l'histoire littéraire française : d'un côté la littérature française apparaît comme l'incarnation de la civilisation universelle. En tant que telle, elle se situe au-dessus des contingences nationales. Elle ne doit pas prouver sa légitimité en construisant une histoire nationale spécifique, développée à partir des particularités françaises. A la limite, elle n'a pas non plus besoin d'authenticité populaire telle que l'envisageait encore Fauriel. Son universalité la dispense de toute légitimation nationale. D'un autre côté, elle fait fonction de symbole d'identification nationale. Tout en concédant aux «littératures nationales» quelques mérites, Ampère ne doute pas une seconde de la supériorité des lettres françaises. Son comparatisme ne mène pas à une relativisation des valeurs, à une véritable historicisation : il conforte au contraire l'ambition française de l'hégémonie.

La leçon inaugurale au Collège de France, en 1834, précise le programme de son histoire littéraire de la France. Ampère insiste d'une part sur la nécessité des

49. Jean-Jacques Ampère, «De la littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères au Moyen Age. Discours d'ouverture», *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1833, pp. 22-36 ; ici p. 23. Réimprimé dans Ampère, *Mélanges d'histoire littéraire et de littérature*, Paris, Michel Lévy, 1867, t. 1, pp. 79-98.

50. *Ibid.*, p. 23.

51. *Ibid.*

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Michaël Werner
«Histoire littéraire» contre
Literaturgeschichte

investigations historiques : «Maintenant on a senti que la nationalité d'un peuple se compose de son histoire, et que pour connaître les racines de la nôtre il fallait plonger avec elles dans cette terre vigoureuse et tant labourée du Moyen Âge⁵².» L'Allemagne a donné l'exemple. A la France donc d'exhumer ses propres trésors, incomparablement plus riches que ceux des autres, d'étudier la poésie épique, reflet de la civilisation héroïque, la prose des fabliaux et celle des chroniqueurs, etc. Ampère relativise la préférence normative pour le théâtre, propre au XVIII^e siècle, et explique l'essor des différents genres à partir de leur genèse sociale respective. Rabotant les aspérités laissées par Fauriel, élargissant les perspectives, il pousse donc plus loin le programme de recherches historiques. Mais, et c'est le revers de la médaille, il ne s'en tient que plus fermement à la nécessité d'une critique normative : «en effet, nous n'avons pas seulement à expliquer la formation des monuments littéraires, comme faits historiques, mais encore il nous faut apprécier leur valeur comme ouvrages d'art ; il nous faut les déclarer beaux ou laids, bons ou mauvais, les absoudre ou les condamner⁵³.»

Ce qui revient à ré-instituer la critique esthétique dans ses fonctions de juge suprême. On peut étudier le Moyen Âge par intérêt pour l'histoire, afin de comprendre le passé : «Mais comprendre, ce n'est pas admirer⁵⁴». Voilà les limites d'une histoire de la littérature médiévale, qui, pour cette raison même, ne pourra jamais s'élever au rang de celle du siècle classique. On veut bien investir la dimension historique, mais on refusera de pousser jusqu'à la reconnaissance littéraire pleine et entière. Le terrain de la philologie et de l'histoire se trouvent circonscrits par la culture rhétorico-littéraire qui reste en position dominante. Le discours historique sur les lettres atteint vite ses limites.

Cette situation va prévaloir pendant plusieurs décennies. Alors même que les historiens débattent passionnément la question des origines historiques de la France, la tendance chez les littéraires est plutôt inverse. Désiré Nisard, dans son *Histoire de la littérature française* largement diffusée⁵⁵, ne fait commencer son propos qu'avec la Renaissance. Son argument, imparable : la langue française, concrétisation de «l'esprit français», ne s'est formée qu'au XVI^e siècle. Ce qui la précède est donc relégué à l'âge obscur de la Préhistoire. Du coup, l'écriture médiévale toute entière est dépouillée de ses qualités littéraires.

52. Jean-Jacques Ampère, «De l'histoire de la littérature française. Discours prononcé au Collège de France le 14 février 1834», in : Ampère, *Mélanges d'histoire littéraire et de littérature*, Paris, Michel Lévy, 1867, t. 1, pp. 99-130.

53. *Ibid.*, p. 121.

54. *Ibid.*, p. 125.

55. Désiré Nisard, *Histoire de la littérature française*, 4 vol., Paris, Firmin-Didot, 1844. Sixième édition, Paris, Firmin-Didot, 1877.

Seules quelques chroniques historiques trouvent grâce devant l'œil critique de Nisard. On notera aussi que le principe de «l'esprit français» paraît, au premier abord, une réplique du *Volksgeist* herdérien. Mais en même temps la différence est frappante : Nisard refuse de chercher la véritable genèse de «l'esprit français» dans la longue durée de l'Histoire de France, dans les traditions populaires. Ses critères d'évaluation se rattachent à la notion de civilisation moderne.

Un second type d'arguments fonde la place particulière de la Renaissance par une autre série de considérations : c'est l'époque où «l'esprit français», nourri aux sources de l'Antiquité romaine, a trouvé son identité véritable. La légitimation littéraire ne se fait pas à travers le postulat d'une continuité spatio-temporelle, puisée dans l'histoire de la nation, mais à travers la force normative de la tradition classique.

Et cette force normative tendra toujours à balayer l'historicisation du fait littéraire, afin de retrouver les valeurs universelles atemporelles :

La littérature française, c'est l'image idéalisée de la vie humaine, dans tous les pays et dans tous les temps ; ou plutôt, c'est la réalité dont on a retranché les traits grossiers et superflus, pour nous en rendre la connaissance à la fois utile et innocente. L'art français, dans le sens le plus précis du mot, c'est l'ensemble des procédés les plus propres à exprimer cet idéal sous des formes durables.⁵⁶

Si l'*Histoire de la littérature française* d'Eugène Gerusez⁵⁷ fait une place plus large au Moyen Âge, c'est qu'elle raisonne également à partir de l'évolution de la langue, mais choisit pour cela une autre perspective. Gerusez opte pour le point de vue génétique. Se penchant sur le berceau de la langue, il ne peut exclure ce qui apparaît, dès lors, comme l'âge de l'enfance, la langue médiévale, dont on peut suivre les premiers balbutiements, puis l'affirmation progressive. Dans la même logique, la Renaissance est considérée comme période d'adolescence et le *xvii^e* siècle comme l'âge de la maturité. Et c'est la qualité de la langue qui, plus énergiquement que celle de la littérature, fonde l'aspiration universaliste⁵⁸. Il est vrai que Gerusez traite aussi, de façon relativement détaillée, des œuvres médiévales ainsi que de leurs auteurs et qu'il éprouve manifestement un certain plaisir à étaler, sous une forme accessible, son érudition⁵⁹. Mais les jugements littéraires restent teintés de réserves. Le Moyen Âge n'est

56. *Ibid.*, t. 1, p. 13.

57. Eugène Gerusez, *Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à la Révolution*, Paris, Didier, 1852. Nouvelle édition, 2 vol., Paris, Didier, 1861. L'auteur est, depuis 1834, suppléant de Villemain à la chaire d'éloquence française de la Sorbonne et, depuis 1844, maître de conférence à l'ENS.

58. «Cette langue ainsi faite est le témoin de notre grandeur dans le passé ; il importe de la maintenir comme instrument de notre influence sur l'avenir du monde. Conservons-lui donc religieusement le génie qui lui est propre et qui a fait de notre idiome une langue universelle.» (Gerusez, *op. cit.*, 2^e édition, t. 1, pp. 18-19)

59. Il est intéressant d'analyser, à ce titre, l'évolution du traité de Gerusez entre la première et la seconde édition. Celle-ci profite en effet largement à la partie médiévale, dans laquelle Gerusez intègre les progrès de la philologie romane naissante.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Michaël Werner
«*Histoire littéraire*» contre
Literaturgeschichte

jamais jugé pour lui-même ; son rôle est celui d'une période de gestation, évaluée à rebours, en fonction de ce qu'elle aura préparé à mettre au monde. Et ce n'est pas Gerusez qui réussit à laver la littérature médiévale de l'odeur de barbarie qu'elle gardera, pour le public cultivé, au moins jusqu'à l'aube du ⁶⁰xx^e siècle. Ainsi, la vision du Moyen Age continuera-t-elle à servir de mesure pour jauger le degré de distanciation, et donc d'historicisation esthétique, auquel sont parvenus les historiens de la littérature française.

* *
*

Literaturgeschichte et histoire littéraire occupent donc une place relative fort dissemblable dans leur champ culturel respectif. De cette différence fonctionnelle résulte l'énorme décalage quantitatif : en face de la centaine d'*Histoires de la littérature nationale allemande* produites pendant la première moitié du ^{xix}xix^e siècle, les titres français se comptent presque sur les doigts d'une main.

Pourtant la différence fonctionnelle n'exclut nullement les effets d'interaction réciproque, qui apparaissent autant comme des appropriations productives. Fauriel, dont la vision s'apparente à la conception schlegelienne des littératures romantiques, se propose d'échafauder, selon le modèle de la science de l'Antiquité élaborée par Wolf, une science des cultures indo-européennes, au sein de laquelle il traiterait de la période-clé du Moyen Age. Ampère reprend quant à lui la question, débattue par les historiens, des origines de la nation et la projette, parallèlement à ce que font, pour leur propre compte, les historiens de la littérature allemande, sur la littérature française du Moyen Age. Lui aussi est d'abord assez proche des positions des frères Schlegel, notamment d'August Wilhelm, sur les caractéristiques essentielles des littératures romantiques. En plaçant au centre de cette littérature «l'esprit chevaleresque», c'est-à-dire un principe régissant les rapports sociaux, en transposant ainsi la question philologique dans une question de civilisation, il réussit à établir une continuité d'une autre nature : la mission civilisatrice de la nation française. Il accommode les résultats de la philologie médiévale allemande afin de les intégrer dans sa propre construction historique de la littérature française. Mais en même temps, il relativise cette

60. C'est la grande *Histoire de la langue et de la Littérature française des origines à 1900*, Paris, A. Colin, publiée à partir de 1896 en sept volumes sous la direction de Petit de Juleville qui s'enorgueillira de réserver, pour la première fois, au Moyen Age la place qui lui revient : «Voici la première fois que dans une histoire générale de la littérature française conçue sur une grande échelle la littérature du Moyen Age reçoit la place qui lui appartient. Elle n'est pas ici reléguée dans une sorte d'introduction générale et bornée à quelques indications sommaires données de seconde main et presque à contre-cœur. Elle est étudiée directement [...]» (Préface, t. 1, p. «a»)

construction en dissociant histoire et critique littéraire et en donnant à cette dernière, de nouveau, le dernier mot. Son approche historienne de la littérature ne saurait bouleverser le canon des textes et auteurs établis.

Nisard, de son côté, construit un sujet historique comparable à celui des historiens de la littérature allemands : la formation de l'esprit français. Mais, par sa dimension normative prononcée, ce sujet se soustrait à la mise en perspective historique. Il n'a pas besoin de fonder sa légitimité sur l'affirmation d'une continuité historique : il lui suffit de poser la pérennité de la norme.

La *Literaturgeschichte* possède elle aussi sa dimension normative. Ainsi par exemple, la référence à l'Antiquité, notamment grecque, ne saurait être étayée par des arguments d'ordre historique. Mais les auteurs allemands prennent soin de distinguer ce type de référence, qui a le statut d'une analogie, du développement génétique consacré à l'émergence de la littérature nationale. Si la littérature grecque est le modèle qui permet de mesurer le degré de perfection esthétique d'une littérature, elle n'en reste pas moins en dehors du champ historique de cette littérature.

En revanche, l'emprise du débat politique et idéologique paraît beaucoup plus clairement en Allemagne. Et ceci est dû non seulement au caractère lancinant de la question nationale, toujours en suspens. Précisément parce qu'elle constitue un enjeu politique, la *Literaturgeschichte* allemande devient un champ de bataille général. La question est portée dans l'enseignement secondaire, où elle cristallise les oppositions idéologiques de l'époque.

Rien de tel pour la France. L'enjeu idéologique de l'enseignement se focalise sur la question des rapports entre l'Église et l'État. L'enseignement littéraire, au contraire, reste en dehors des tensions politiques. Ou plus précisément : s'il lui arrive d'être critiqué pour l'ascendant qu'il exerce sur les autres matières, son contenu et ses méthodes font l'objet d'un consensus quasi-général. Et ce n'est que beaucoup plus tard, sous la III^e République, que l'on verra le terrain de l'histoire littéraire investi par la politique. A cette époque, la situation de la *Literaturgeschichte* en Allemagne aura, elle aussi, profondément changé, mais en sens inverse : à l'heure de l'unité nationale et de l'institutionnalisation massive de la philo-

DOSSIER

*France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions*

Michaël Werner
«*Histoire littéraire*» contre
Literaturgeschichte

logie germanique dans les universités, on ne se livre plus aux controverses de l'époque du libéralisme. Les débats des historiens de la littérature sont devenus des querelles de spécialistes⁶¹.

Ce qui ramène à la question, évoquée au début, des décalages chronologiques. Échanges et transferts sont à considérer à la fois dans la synchronie et dans la diachronie. Simultanéité et non-simultanéité fournissent, chacune à sa manière, des repères heuristiques de la comparaison. L'accélération des communications, continue depuis le début du XIX^e siècle, tend à restreindre l'espace de la diachronie, sans pour autant l'abolir. L'intensification des contacts, la multiplication des voyages, la mise en place de réseaux d'échange modifient les conditions dans lesquelles se déroulent les débats internationaux des spécialistes. Mais si les décalages chronologiques entre les évolutions nationales vont en diminuant, il n'en est pas de même des partages culturels qui les orientent. Car loin de se réduire à un dialogue «en temps réel», les phénomènes de réception interculturelle s'inscrivent à leur tour dans les processus de construction et de transformation des traditions nationales.

61. Nous poursuivrons l'enquête sur l'histoire de la littérature par une série d'études ultérieures qui aura pour objet la situation pendant la seconde moitié du siècle. Au sujet de la formation des philologues français en Allemagne, on peut se reporter à Michaël Werner, «A propos des voyages de philologues français en Allemagne avant 1870 : le cas de Gaston Paris et de Michel Bréal», in : Michel Parisse (éd.), *Les échanges universitaires franco-allemands du Moyen Âge au XX^e siècle*, Paris, Éd. Recherche sur les Civilisations, 1991, pp. 139-155, ainsi que Id., «Romanische Philologie in Frankreich? Zu Geschichte und Problematik eines deutsch-französischen Wissenschaftstransfers im 19. Jahrhundert», in : Gunter Martens, Winfried Woesler, *Edition als Wissenschaft. Festschrift für Hans Zeller*, Tübingen, Niemeyer, 1991, pp. 31-43.